

Les feuilles fortes

Coco Lettre à la dessinatrice, qui signe un émouvant ouvrage sur «Charlie» et l'attentat. Et qui devient la caricaturiste attitrée de «Libé».

Chère Coco. Je t'écris ce petit mot parce que, ce mercredi, c'est ton premier jour à *Libération*. Tu deviens, à 38 ans, notre caricaturiste attitrée, première femme à avoir un tel rôle dans un quotidien national. Tu vas provoquer, faire rire et réfléchir, et parfois énerver les lecteurs et tes confrères. Pour nous, c'est une chance immense. Tu prends la succession de Willem qui, après quarante ans de loyaux et anarchistes services, a décidé de s'accorder un peu de temps. Je l'aimais beaucoup, notre Néerlandais aux cheveux volants. Lui succéder, ce n'est pas facile, je sais que ça fait peur. Tu y arriveras sans problème. D'ordinaire, les nouveaux collaborateurs du journal n'ont pas de «portrait de der» pour leur souhaiter la bienvenue (ce serait étrange). Pour toi, c'est un peu particulier. Je voulais te rencontrer pour la sortie de ta BD, *Dessiner encore*. Ton attachée de presse disait «oui, oui, avec plaisir, mais là, elle ne peut pas et elle ne peut pas dire pourquoi». Je ne savais pas que tu allais arriver chez nous, que tout cela était encore secret, et un peu compliqué aussi. Tu es l'une des plus anciennes de *Charlie* (depuis un premier stage en 2007) et l'un de ses crayons les plus acérés et pertinents depuis le massacre. Partir ailleurs, même si tu vas toujours travailler pour eux et pour *28 Minutes* sur Arte, voilà, ça chamboule un peu tout le monde. Toi la première, même si quand on se rencontre, dans les locaux de ta maison d'édition, les Arènes, tu donnes le change. Tu souris, tu pétilles, petit format agile à remplir de son aura une pièce, avec tes cheveux bouclés qui volent et tes tatouages qui se baladent sur le bras. Tu bagues, avec nous ou avec ton officière de sécurité, qui reste toujours à quelques mètres de toi. Tu lances : «On essaye de faire croire qu'on a une liaison.» L'OS s'amuse aussi : elle t'aime beaucoup, ça se voit. Elle dit : «On essaie d'être le moins intrusif possible. De ne pas être là tout en étant là.» En vrai, il y a un «monsieur Coco» (tu l'appelles comme ça, c'est drôle), tu gardes son identité discrète et vous avez deux enfants. Heureusement qu'il est là. «Il a tout géré alors que j'en ai été incapable pendant deux ou trois ans.» Des premières années de ta fille aînée, qui avait quelques mois en janvier 2015, tu dis que tu n'as presque aucun souvenir. «C'est ce qu'on appelle des victimes par ricochet, qui subissent un traumatisme indirect et qui sont dans

une impuissance à comprendre l'autre, à l'aider aussi. C'est une vraie déflagration dans le couple. Mais j'étais aussi dans l'impossibilité de partager. Par moment, ça a été dur.»

Après les attentats, tu t'es plongée dans le travail, dessiner encore et encore, pour ne pas penser à l'horreur. Dessiner le plus tard possible, pour ne pas éteindre la lumière, pour ne pas avoir à fermer les yeux. La nuit, les monstres reviennent. Tu le racontes admirablement dans ton album, qui apporte une nouvelle contribution nécessaire, après les œuvres de Catherine Meurisse, Luz, Philippe Lançon, Riss. La vague qui te submerge, le sentiment de devoir continuer à vivre et en même temps d'être morte à l'intérieur... Tu nous dis : «C'est vrai que j'ai été fâchée avec l'idée du bonheur. La culpabilité d'être en vie est toujours un peu là. Il faut la dompter comme un lion en soi. Et il y a la culpabilité d'avoir ouvert la porte. Quand les Kouachi m'ont dit "C'est toi ou Charb", quelque chose s'est détruit en moi.» Dans des pages très belles, tu répètes «et si», «et si». Tu t'en veux de ne pas avoir été une *superwoman*, mais qui l'aurait été? Tu t'en veux qu'ils aient tué tes idoles et amis, des gens que tu trouvais meilleurs que toi. Tu n'y es pour rien, mais tu sais que tu ne peux pas t'empêcher de le penser. Et que les autres te le rappellent. Tu racontes cette anecdote : dans un restaurant, un écrivain célèbre te demande, sans même te dire bonjour, «Pourquoi vous avez ouvert la porte?» J'ai bien envie de le taper, ce plumitif, mais tu condamnes «toute forme de violence».

Coco, ou plutôt Corinne Rey, tu es née à Annemasse, en Haute-Savoie, un 21 août, comme Charb et Tignous. Ton père est vendeur dans un magasin de hi-fi à Genève, ta mère est au foyer. Tu as un frère jumeau dans le bâtiment et l'autre, treize mois plus jeune, dans la pâtisserie. Lors de tes études à Poitiers, à l'École européenne supérieure de l'image, un de tes profs, enthousiasmé par tes dessins provocateurs, trash, sexy et drôles, te suggère de faire ton stage de fin d'études à *Charlie*. Tu n'étais pas spécialement une lectrice de ce canard, connaissant surtout Cabu grâce à

Récré A2 de Dorothée et étant plus une amatrice des Américains Crumb ou Daniel Clowes. L'aventure commence. Les confs de rédaction, l'ambiance potache (et un peu de caserne parfois), la découverte de chaque personnage, tous passionnés, tous extraordinaires, souvent fous, tu le racontes très bien dans *Dessiner encore*. Tu dis ton admiration, le sentiment de ne pas être au niveau. Tu te veux pédagogique, tu montres comment fonctionne un journal. Tu rappelles que la première alerte fut l'incendie de la rédaction, en 2011. Tu décris comment *Libé* vous accueille une première fois, avant votre retour rue Béranger en 2015.

Toi, tu es de gauche, mais tu n'étais pas spécialement politisée, te sentant surtout foncièrement athée. Evidemment, c'est venu avec le temps, les circonstances tragiques, la liberté qui n'est plus une évidence et que l'on doit toujours défendre, quand la terreur ressurgit si facilement, encore récemment avec Samuel Paty ou Nice. Tu t'agaces des compromissions des uns et des autres, tu pestes contre les politiques qui soutiennent un jour puis retournent leurs vestes le lendemain. A *Libé*, sur certains sujets, l'équipe est plus divisée qu'à *Charlie*: cela sera intéressant de voir comment tes dessins feront réagir en interne. Vive le débat et les disputes.

Le procès, à la fin de l'année dernière, même si les Kouachi sont morts, a été un moment important. Tu avais besoin de témoigner, d'expliquer. «Ça fait du bien. Le dire à la barre... On pose quand même quelque chose de très lourd. Après... j'aurai toujours un poids, mais j'en ai lâché une petite partie.» Tu avais besoin aussi d'entendre les témoignages de toutes les parties civiles. Entre vous, vous n'en avez pas parlé tant que ça: c'est dur d'aborder le sujet sans faire souffrir l'autre et souffrir soi-même. La terrible solitude du survivant. Le masque se fissure, des larmes discrètes te piquent les yeux, tu nous dis de ne pas écrire que tu es émue. «Pas de séquences larmoyantes!» Toujours donner le change.

Désormais, tu as envie de t'amuser, de tenter de nouveaux formats de caricatures et de reportages pour *Libé*. Voir de nouvelles têtes aussi. Je ne sais pas quand cela sera possible à cause de l'infâme Covid, mais un jour, on fera un pot de bienvenue. On trinquera, on fera des blagues ratées et, peut-être, quelle folie, on dansera sur *Starman* de David Bowie ou sur Daft Punk, en se disant, même si c'est dur d'y croire encore, que les jours meilleurs reviennent. ◀

Mars 2021 Dessiner encore (les Arènes).
1^{er} avril Débuts à *Libération*.

Par **QUENTIN GIRARD**
Photo **CYRIL ZANNETTACCI. VU**

LE PORTRAIT

21 août 1982 Naissance.

2008 Premier dessin dans *Charlie Hebdo*.

Depuis 2012 28 Minutes (Arte).

7 janvier 2015 Attentat.

